

totem

david vann  
sukkwan island

Traduit de l'américain  
par Laura Derajinski

Gallmeister



Titre original: *Sukkwan Island*

Copyright © 2008 by David Vann  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2010 pour la traduction française  
© Éditions Gallmeister, 2011 pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-512-6

ISSN 2105-4681

**totem** n°12

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*À mon père, James Edwin Vann, 1940-1980*



## Première partie

On avait une Morris Mini, avec ta maman. C'était une voiture minuscule comme un wagonnet de montagnes russes et un des essuie-glaces était bousillé, alors je passais tout le temps mon bras par la fenêtre pour l'actionner. Ta maman était folle des champs de moutarde à l'époque, elle voulait toujours qu'on y passe quand il faisait beau, autour de Davis. Il y avait plus de champs alors, moins de gens. C'était le cas partout dans le monde. Ainsi commence ton éducation à domicile. Le monde était à l'origine un vaste champ et la Terre était plate. Les animaux de toutes espèces arpentaient cette prairie et n'avaient pas de noms, les grandes créatures mangeaient les petites et personne n'y voyait rien à redire. Puis l'homme est arrivé, il avançait courbé aux confins du monde, poilu, imbécile et faible, et il s'est multiplié, il est devenu si envahissant, si tordu et meurtrier à force d'attendre que la Terre s'est mise à se déformer. Ses extrémités se sont recourbées lentement, hommes, femmes et enfants luttèrent pour rester sur la planète, s'agrippant à la fourrure du voisin et escaladant le dos des autres jusqu'à ce que l'humain se retrouve nu, frigorifié et assassin, suspendu aux limites du monde.

Son père fit une pause et Roy demanda : Et après ?

Au fil du temps, les extrémités ont fini par se toucher. Elles se sont recroquevillées pour se rejoindre et former le globe, et sous le poids de ce phénomène la rotation s'est déclenchée, hommes et bêtes ont cessé de tomber. Puis l'homme a observé l'homme, et comme il était devenu si laid avec sa peau nue et ses bébés pareils à des cloportes, il s'est répandu sur la surface de la Terre, massacrant et revêtant les peaux des bêtes les plus présentables.

Ha, lança Roy. Mais ensuite ?

La suite devient trop compliquée à raconter. Quelque part, il y a eu un mélange de culpabilité, de divorce, d'argent, d'impôts, et tout est parti en vrille.

Tu crois que tout est parti en vrille quand tu t'es marié avec Maman ?

Son père le dévisagea d'un œil qui prouva à Roy qu'il était allé trop loin. Non, c'est parti en vrille un peu avant, je crois. Mais difficile de dire quand.

Ils ne connaissaient pas cet endroit ni son mode de vie, ils se connaissaient mal l'un l'autre. Roy avait treize ans cet été-là, l'été suivant son année de cinquième à Santa Rosa, en Californie, où il avait vécu chez sa mère, avait pris des cours de trombone et de foot, était allé au cinéma et à l'école en centre-ville. Son père avait été dentiste à Fairbanks. Ils s'installaient à présent dans une petite cabane en cèdre au toit pentu en forme de A. Elle était blottie dans un fjord, une minuscule baie du Sud-Est de l'Alaska au large du détroit de Tlevak, au nord-ouest du parc national de South Prince of Wales et à environ quatre-vingts kilomètres de Ketchikan. Le seul accès se faisait par la mer, en hydravion ou en bateau. Il n'y avait aucun voisin. Une montagne de six cents mètres se dressait

juste derrière eux en un immense tertre relié par des cols de basse altitude à d'autres sommets jusqu'à l'embouchure de la baie et au-delà. L'île où ils s'installaient, Sukkwan Island, s'étirait sur plusieurs kilomètres derrière eux, mais c'étaient des kilomètres d'épaisse forêt vierge, sans route ni sentier, où fougères, sapins, épicéas, cèdres, champignons, fleurs des champs, mousse et bois pourrissant abritaient quantité d'ours, d'élans, de cerfs, de mouflons de Dall, de chèvres de montagne et de gloutons. Un endroit semblable à Ketchikan, où Roy avait vécu jusqu'à l'âge de cinq ans, mais en plus sauvage et en plus effrayant maintenant qu'il n'y était plus habitué.

Tandis qu'ils survolaient les lieux, Roy observait le reflet de l'avion jaune qui se détachait sur celui, plus grand, des montagnes vert sombre et du ciel bleu. Il vit la cime des arbres se rapprocher de chaque côté de l'appareil, et quand ils amerrirent des gerbes d'eau giclèrent de toute part. Le père de Roy sortit la tête par la fenêtre latérale, sourire aux lèvres, impatient. L'espace d'un instant, Roy eut la sensation de débarquer sur une terre féérique, un endroit irréel.

Ils se mirent à l'ouvrage. Ils avaient emporté autant de matériel que l'avion pouvait en contenir. Debout sur un des flotteurs, son père gonfla le Zodiac avec la pompe à pied pendant que Roy aidait le pilote à décharger le moteur Johnson six chevaux au-dessus de la poupe où il patienta, suspendu dans le vide, jusqu'à ce que l'embarcation fût prête. Ils l'y fixèrent, chargèrent le bateau de bidons d'essence et de jerrycans qui allaient composer le premier voyage. Son père le fit en solitaire tandis que Roy, anxieux, attendait dans la carlingue avec le pilote qui ne cessait pas de parler.



david vann

Pas très loin de Haines, c'est là que j'ai essayé.

J'y suis jamais allé, fit Roy.

Eh ben, comme je te disais, tu y trouves des saumons et des ours, et tout un tas de trucs qu'une grande majorité d'humains n'aura jamais, mais c'est tout ce que tu y trouves, et ça inclut une vraie solitude sans personne autour.

Roy ne répondit rien.

C'est bizarre, c'est tout. Les gens emmènent rarement leurs gosses avec eux. Et la plupart emportent de la nourriture.

De la nourriture, ils en avaient apporté, du moins pour les deux premières semaines, ainsi que les denrées indispensables : farine et haricots, sel et sucre, sucre brun pour fumer le gibier. Des fruits en conserve. Mais ils comptaient vivre de chasse et de pêche. C'était leur plan. Ils mangeraient du saumon frais, des truites Dolly Varden, des palourdes, des crabes et tout ce qu'ils parviendraient à abattre – cerfs, ours, mouflons, chèvres, élans. Ils avaient embarqué deux carabines, un fusil et un pistolet.

Tout ira bien, dit le pilote.

Ouais, fit Roy.

Et je viendrai jeter un œil de temps à autre.

Lorsque le père de Roy revint, il affichait un large sourire qu'il essayait de dissimuler en évitant le regard de son fils tandis qu'ils déchargeaient l'équipement de radio dans une boîte étanche, les armes dans des étuis imperméables, le matériel de pêche, les premières conserves et les outils rangés dans des caisses. Puis il fallut à nouveau écouter le pilote pendant que son père s'éloignait en une légère courbe, laissant dans son sillage une petite traînée



blanche qui s'apaisait rapidement en vaguelettes sombres, comme si elles ne pouvaient déranger qu'un minuscule coin du monde et que, de ses tréfonds, cette région se ravalerait elle-même en quelques instants. L'eau était limpide mais suffisamment profonde, même si près de la côte, pour que Roy n'en voie pas le fond. Plus près de la rive, par contre, à la limite du miroitement, il devinait les formes floues des branches et des pierres sous la surface.

Son père portait une chemise de chasse en flanelle rouge et un pantalon gris. Il n'avait pas de chapeau, bien que l'air fût plus frais que ne l'avait anticipé Roy. Le soleil brillait sur son crâne, même d'aussi loin il le voyait scintiller sur ses cheveux fins. Son père plissait les yeux dans la lueur éclatante du matin, mais un côté de sa bouche était relevé en un sourire. Roy avait envie de le rejoindre, de poser pied à terre et d'inspecter leur nouvelle maison, mais il restait deux allers-retours avant qu'il puisse y aller. Ils avaient empaqueté leurs habits dans des sacs-poubelle, ainsi que leurs vêtements de pluie, leurs bottes, leurs couvertures, deux lampes, davantage de nourriture et des livres. Roy avait une caisse pleine de manuels scolaires. Ce serait une année entière d'enseignement à domicile – maths, anglais, géographie, sciences sociales, histoire, grammaire et physique-chimie niveau 4<sup>e</sup>, qu'il mènerait à bien allez savoir comment puisque les cours impliquaient des expériences et qu'ils n'avaient pas l'équipement nécessaire. Sa mère avait posé la question à son père, qui n'avait formulé aucune réponse claire. Sa mère et sa sœur lui manquèrent soudain, et les yeux de Roy s'embuèrent, mais il aperçut son père qui repoussait l'embarcation sur la plage de galets et il s'obligea à se calmer.

Lorsqu'il grimpa enfin à bord et qu'il lâcha le flotteur de l'hydravion, le dépouillement du lieu le frappa. Ils n'avaient plus rien à présent et, tandis qu'il tournait la tête et regardait l'appareil effectuer un petit cercle derrière lui, grincer avec violence et décoller dans une gerbe d'eau, il sentit à quel point le temps allait être long, comme s'il était fait d'air et pouvait se comprimer et s'arrêter.

Bienvenue dans ton nouveau foyer, fit son père avant de poser la main sur la tête de Roy, puis sur son épaule.

Avant que le bruit de l'avion n'eût disparu, ils avaient déjà débarqué sur la plage de galets sombres, et le père de Roy, en cuissardes, descendait pour tirer la proue du Zodiac. Roy mit pied à terre et tendit la main pour empoigner une caisse.

Laisse ça pour l'instant, fit son père. On va attacher le bateau et explorer le coin.

Rien ne va entrer dans les caisses ?

Non. Viens là.

Ils avancèrent dans l'herbe haute jusqu'aux tibias, d'un vert brillant sous le soleil, puis le long d'un sentier qui traversait un bosquet de cèdres jusqu'à la cabane. Celle-ci était grise et battue par les vents, mais assez récente. Son toit était pentu pour éviter les amoncellements de neige, et la structure toute entière ainsi que le porche étaient surélevés à deux mètres au-dessus du sol. Elle ne possédait qu'une porte étroite et deux petites fenêtres. Roy observa le tuyau du poêle qui dépassait en espérant qu'il y aurait aussi une cheminée.

Son père ne le fit pas entrer dans la cabane, il la contourna par un chemin qui continuait en direction de la colline.

Les toilettes extérieures, dit son père.

Elles étaient grandes comme un placard, surélevées elles aussi, et accessibles par des marches. Bien qu'elles soient situées à environ trente mètres de la cabane, ils devraient les utiliser par temps froid, dans la neige hivernale. Son père poursuivit le long du sentier.

On a une belle vue de là-haut, fit-il.

Ils arrivèrent à un point en surplomb au beau milieu des orties et des baies sauvages, écrasant sous leurs pas la terre recouverte de végétation depuis la dernière fois qu'elle avait été foulée. Son père était venu quatre mois plus tôt pour visiter les lieux avant d'acheter. Il avait ensuite convaincu Roy, la mère de Roy et l'école. Il avait vendu son cabinet et sa maison, avait échafaudé ses projets et acheté leur matériel.

Le sommet de la colline était envahi d'herbe au point que Roy n'était pas assez grand pour avoir une vue dégagée des alentours, mais il apercevait le bras de terre pareil à une dent scintillante qui jaillissait de l'eau agitée et un autre bras de mer menant à une île lointaine, à un rivage, à l'horizon, l'air limpide et clair, les distances impossibles à évaluer. Il voyait le faite de leur toit en contrebas, non loin de là, et en bordure de la baie, l'herbe et la plaine qui s'étendaient sur trente mètres à peine depuis la rive, interrompues par le flanc escarpé de la montagne dont le sommet disparaissait dans les nuages.

Personne à des kilomètres à la ronde, dit son père. D'après ce que je sais, nos voisins les plus proches sont à trente kilomètres d'ici, un petit lot de trois cabanes dans une baie comme celle-ci. Mais ils sont sur une autre île, j'ai oublié laquelle.

Roy ne savait pas quoi dire, alors il ne disait rien. Il ne savait pas comment les choses tourneraient.

Ils redescendirent à la cabane enveloppés par le parfum doux amer d'une plante, une odeur qui rappelait à Roy son enfance à Ketchikan. En Californie, il avait beaucoup repensé à Ketchikan et à la forêt humide, il avait cultivé dans son imaginaire et dans ses vantardises auprès de ses amis l'image d'un endroit sauvage et mystérieux. Mais à présent qu'il était de retour, l'air y était plus froid et la végétation certes luxuriante, mais rien qu'une simple végétation, et il se demanda à quoi ils passeraient leur temps. Les choses étaient crûment ce qu'elles étaient et rien d'autre.

Ils montèrent sous le porche, accompagnés par le bruit sourd de leurs bottes. Son père actionna le loquet de la porte, qu'il poussa pour laisser passer Roy en premier. Lorsque Roy entra, il sentit le cèdre, l'humidité, la terre et la fumée, et il fallut plusieurs minutes à ses yeux pour s'accoutumer à l'obscurité et distinguer autre chose que la silhouette des fenêtres. Il commençait à voir les poutres au-dessus de lui, et à quel point le plafond était haut, à quel point les planches aux nœuds sciés et à l'air rugueux des murs et du sol étaient tout de même douces au toucher.

Tout a l'air neuf, dit-il.

C'est une cabane bien construite, fit son père. Le vent ne traverse pas les murs. On sera à l'aise tant qu'on aura du bois pour le feu. On a tout l'été pour se préparer. On mettra de côté du saumon séché et fumé, on fera des confitures et on salera de la viande de cerf. Tu ne vas pas croire tout ce qu'on va faire.

Ce jour-là, ils commencèrent par nettoyer la cabane. Ils balayèrent et dépoussièrent, puis le père emmena

Roy avec un seau le long d'un sentier, jusqu'à un ruisseau qui se jetait dans la baie. Le cours d'eau courait, profond, entre les herbes de prairie et effectuait trois ou quatre méandres dans la végétation avant de rouler dans les galets et de laisser un léger dépôt de sable, poussière et débris dans l'eau salée. Des insectes aquatiques se mouvaient à la surface, et des moustiques.

C'est l'heure de la dope à bestioles, dit son père.

Ils grouillent de partout, fit Roy.

Toute l'eau fraîche qu'on voudra, déclara son père avec fierté comme s'il avait lui-même installé le ruisseau. On aura toujours de quoi boire.

Ils s'appliquèrent du produit antimoustique sur le visage, les poignets et la nuque, puis terminèrent de nettoyer la cabane à l'eau de Javel pour éliminer la moisissure. Ils séchèrent le tout avec des chiffons et commencèrent à rentrer leur matériel.

La cabane était composée d'une grande pièce avec poêle et fenêtres et d'une arrière-salle, ou plutôt d'une salle de côté, sans ouverture sur l'extérieur mais équipée d'un grand placard.

On va dormir dans celle-ci, fit son père, dans la grande pièce, près du poêle. On mettra nos affaires dans l'autre.

Ils y portèrent l'équipement et rangèrent sur les étagères le matériel précieux qui devait rester au sec coûte que coûte. Ils déposèrent la nourriture et les conserves le long de la cloison, les aliments séchés dans des sacs en plastique au milieu de la pièce, leurs vêtements et leurs affaires de nuit près de la porte. Puis ils partirent ramasser du bois.

Il nous faut du bois mort, dit le père de Roy. Mais il ne sera pas sec, alors il faudra peut-être se contenter

d'en rassembler un petit tas qu'on rentrera, et ensuite on construira un abri contre le mur arrière de la cabane.

Ils avaient emporté des outils, mais Roy avait le sentiment que son père improvisait en chemin. L'idée qu'il n'ait pas pensé à l'avance au bois sec effrayait Roy.

Ils rapportèrent un tas de branches mal assorties qu'ils empilèrent près du poêle, puis ils firent le tour de la cabane et découvrirent qu'un pan du mur s'avancait pour former une sorte de coffre destiné au bois.

Eh bien, fit le père de Roy, je n'étais pas au courant. Mais tant mieux. Par contre, il nous faudra davantage de place. Ça, c'est suffisant pour un séjour d'été ou un week-end de chasse. On aura besoin de quelque chose tout le long du mur. Roy s'inquiétait des planches, des pieux et des clous. Il n'avait vu aucun bois de construction.

Il nous faudra des bardeaux, dit son père. Ils restaient là, côte à côte, les bras croisés et les yeux rivés sur le mur. Des moustiques bourdonnaient autour d'eux. Il faisait froid à l'ombre, bien que le soleil fût haut dans le ciel. Ils auraient tout aussi bien pu être en train de discuter d'un éventuel borbier dans lequel Roy se serait collé, tant ils regardaient avec détachement l'objet de leur préoccupation.

On pourra utiliser des branches ou des petits arbres, ou n'importe quoi qui fasse office de poteau, dit son père. Mais il nous faudra un toit, et il devra déborder de beaucoup pour protéger le bois de la pluie ou de la neige qui tombera en biais.

Cela semblait impossible. Tout semblait impossible aux yeux de Roy, ils étaient terriblement mal préparés. Est-ce qu'il y a des vieilles planches dans les parages? demanda-t-il.